**ET AU XXIème SIECLE ?**

Depuis la fin du XXème siècle, la **communauté historienne ne débat plus de culpabilité ni de responsabilité**, car la question a perdu son caractère politique, surtout depuis la réalisation de la réconciliation franco-allemande depuis les années 1960. Grâce aux **sources désormais en libre accès**, les historiens s'accordent à voir un **enchevêtrement d'origines** dans le choc de l'été 1914. Ils ont aussi montré de quelle manière les **peuples avaient soutenu leurs gouvernements** dans la marche à la guerre.

Ces conclusions scientifiques ont **impacté les mémoires** : d’après un sondage mené en 2014, 59 % des Allemands sont convaincus de l’absence de responsable principal dans le déclenchement de la Grande Guerre. C’est ainsi qu’en **2013**, le livre ***Les Somnambules*** écrit par l’historien australien **Christopher Clark** connait un grand succès en Allemagne : il affirme une responsabilité collective et minimise la responsabilité allemande *(il insiste sur le rôle de la Serbie et surtout de tous les dirigeants européens qui se sont dirigés vers la guerre comme « des somnambules »).*

Ce recul de la « culpabilité allemande » sert d’ailleurs aujourd’hui d’argument politique majeur en faveur d’un réajustement de la place de l’Allemagne dans le monde (pays privé de siège permanent au Conseil de Sécurité de l’ONU, etc.).

**B - Histoire et mémoire de la Grande Guerre : autres débats, autres enjeux**

 ***1 - La mémoire du conflit : facteur de paix, facteur de divisions***

➔ La mémoire des souffrances endurées durant les temps de guerre peut permettre de **DEPASSER LES TENSIONS INTERETATIQUES**. C’est surtout vrai **après 1945** : les **groupes de mémoire**et les **gouvernements utilisent les symboles** des destructions pour rétablir des relations apaisées entre les peuples. Ainsi la **France et l'Allemagne** s’appuient sur le souvenir de la Grande Guerre pour sceller leur rapprochement *(De Gaulle rencontre Adenauer devant la cathédrale de Reims, détruite par les Allemands pendant la 1GM / Helmut Kohl et François Mitterrand en 1984, se prenant la main devant l'ossuaire de Douaumont, dans la région de Verdun).*

➔ Les mémoires des conflits peuvent aussi conduire à des **RAPPROCHEMENTS INSTITUTIONNELS**. En Europe de l'Ouest, les massacres de la Seconde Guerre mondiale et le souvenir de la Grande Guerre conduisent à prendre conscience de la **nécessité d'une unité**. La création en **1950** de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) poursuit cet objectif.

➔ A l’inverse, la mémoire de la guerre peut être instrumentalisée pour **CONVAINCRE LES OPINIONS PUBLIQUES DE LA NECESSITÉ D’UN NOUVEAU CONFLIT**. Le **parti nazi**, dans l'opposition durant les années 1920, **se présente comme l'héritier des combattants** de la Grande Guerre qui auraient été trahis par l’armistice de 1918 acceptée par la nouvelle République de Weimar *(dans un contexte de fin de l'Empire et de tentatives de soulèvements communistes à Berlin)*. Les **dénonciations du DIKTAT** de Versailles et du « mensonge de la culpabilité allemande » sont largement encouragées sous le nazisme : elles flattent l’opinion publique allemande tout en justifiant un réarmement.

➔ La mémoire de la Première Guerre mondiale pèse encore **AUJOURD’HUI SUR LA GÉOPOLITIQUE MONDIALE**. Le **refus par la Turquie de reconnaitre le génocide des Arméniens** (1915-1916) perpétré par l’Empire Ottoman pendant la Grande Guerre isole diplomatiquement la Turquie *(ce génocide est reconnu par la France depuis la* ***LOI MEMORIELLE*** *de* ***2001*** *: il l'est désormais par une trentaine d’États, dont les États-Unis depuis 2019, grâce aux travaux des historiens et à la mobilisation des groupes de mémoire des descendants des victimes arméniennes).*

 **2 - Le travail des historiens sur la Grande Guerre**

➔ **NOUVEAUX OBJETS DE RECHERCHE** - Longtemps, **l'histoire du conflit a été dominée par les questions diplomatiques, militaires** ou économiques (*avec, donc, l’étude de la question des responsabilités dans le déclenchement).* A partir des **années 1950**, l’histoire du conflit devient sociale et s’intéresse davantage au **vécu collectif des combattants** *(d’autant que des archives deviennent accessibles et que les vétérans du conflit arrivent à l’âge de la retraite et sont soucieux de transmettre leurs témoignages au soir de leur vie : ces* ***« mémoires individuelles »*** *servent de sources précieuses aux historiens pour construire leur étude du vécu collectif du conflit).*

A partir des **années 1980**, les historiens étudient les violences de guerre, les conditions de vie des soldats mais aussi de l'arrière, et s’intéressent **davantage à l’individu** *(histoire culturelle).*

**Plus récemment**, de nouveaux champs de la recherche ont été ouverts, comme **l’histoire du genre** *(étude des relations entre hommes et femmes lors des conflits, du viol comme pratique de guerre, de l'histoire des enfants et des adolescents, etc.).*

➔ **CONTROVERSES ENTRE HISTORIENS** - L’étude de la Première Guerre mondiale génère des **débats nombreux**. Par exemple, pour l'historien américain **George L. Mosse** en **1990**, en banalisant la destruction de masse, la guerre aurait généré une « **BRUTALISATION** » des sociétés européennes, en les accoutumant aux violences physiques et psychologiques de la guerre. Cette notion **permettrait de comprendre le maintien d’une violence importante durant l’entre-deux-guerres** (putsch, assassinats, milices, combats de rue), voire l'arrivée au pouvoir des régimes autoritaires en Europe. **Cette analyse a été contestée par d’autres historiens** car dans plusieurs autres pays (aux régimes démocratiques plus anciens), les années 1920 voient plutôt le pacifisme et se développer.

Les **débats sont aussi d’ordre méthodologique**. Certains historiens ont vu dans les récits des évènements de l’été 1914 la preuve d’une pleine adhésion des soldats à la guerre dès son déclenchement *(récits de soldats rejoignant leurs régiments en chantant* La Marseillaise*).* Pour d’autres, l’historien ne peut pas avoir accès aux consciences de l'individu sur la seule base de ses actions : celles-ci ne disent rien de la conviction profonde du soldat, qui chante peut-être par imitation et par soumission à l’ordre.